

L'homme qui rêve

Marie-Claude Loiselle

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8879ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Loiselle, M.-C. (2006). L'homme qui rêve. *24 images*, (126), 3–3.

L'homme qui rêve

Les plus grandes œuvres nous emportent au-delà de nous-mêmes, dans un sentiment d'élévation. Elles comportent aussi parfois une forme de révélation. Il ne s'agit pourtant pas d'une dimension souvent prise en compte lorsque l'on considère la qualité d'un film, même celui qu'on ira jusqu'à qualifier de chef-d'œuvre. Mais en réalité, c'est à l'aune de ce signe précis que se mesure la profondeur d'une création, sa capacité de nous ouvrir, en tant que spectateur, à quelque chose d'indéfinissable et de plus grand que soi. C'est en effet ce que l'on reçoit, bien que comme une onde encore ténue, d'un moyen métrage comme celui du jeune cinéaste Simon Lavoie, *Une chapelle blanche* (présenté l'an dernier au Festival du nouveau cinéma), ou de façon plus intense de *La neuvaine* de Bernard Émond. À des degrés divers, quelques films de l'année 2005 ont su laisser en nous des traces durables en faisant jaillir cette étincelle, ce surcroît d'âme : *Saraband* de Bergman, *The World* de Jia Zhangke ou l'éblouissante première partie de *Three Times* de Hou Hsiao-hsien nimbée d'une grâce évanescence. Quelle que soit la maîtrise scénaristique, esthétique ou technique de ces films, ils révèlent une dimension qui semble dépasser les artistes qui les ont conçus. Ils sont *grands* parce qu'ils ouvrent le champ de notre conscience au-delà de toutes limites discernables.

Parlant de Paul-Émile Borduas, Pierre Vadeboncoeur – que nous avons eu le plaisir d'accueillir il y a quelques mois à l'occasion d'une rencontre avec Bernard Émond – écrit, dans son plus récent essai, que sa peinture « accomplit en nous ce que nous ne pourrions accomplir sans elle et, de manière plus générale, sans l'art »¹, car « l'art, précise-t-il plus loin, enseigne d'abord la liberté ». Dans notre monde tout confit en *valeurs sûres* et en *critères objectifs* pour juger de la pertinence des *produits culturels* qui voient le jour, voilà des considérations lumineuses et combien exaltantes ! Il y a aussi que Vadeboncoeur renoue avec la notion d'absolu qui a déserté nos sociétés matérialistes et pragmatiques, et insiste sur l'importance, pour l'homme, pour l'artiste, d'abattre toute cloison, tout ce qui limite, diminue, rétrécit l'horizon, pour enfin marcher librement sur ces voies infinies qui avancent vers des terres inconnues. « En art, on ne va pas vers », souligne-t-il. Aussi « chaque œuvre d'un grand artiste est un coup de sonde dans l'abîme [...] ». « L'inimaginable étendue du réel » est ouverte et chacun doit accepter de se perdre s'il veut découvrir ce dont il ne soupçonnait rien. Et seule cette liberté véritable est capable de nous éloigner de l'obscurantisme ambiant. « Passé notre seuil, dans l'intégralité de l'inconnu, le possible est à perte de vue », écrit-il dans cette prose superbe qui n'appartient qu'à lui.

Je ne peux pas ici rendre compte de toute la densité et de la complexité (pourtant limpide à la lecture) de la pensée de cet homme, mais seulement tenter de mettre en relief certains éléments essentiels de ce remarquable essai. Ainsi, la façon dont il fait se rejoindre, dans ce même lieu ouvert à tous les possibles, l'art et la foi. La foi, la croyance, ne sont pas considérées ici dans une optique strictement religieuse, mais comme une attitude de disponibilité face à ce qui

nous échappe. « Il ne faut fermer aucune avenue [...]. Quel intérêt y a-t-il à fermer des passages, quand on sait bien qu'une impasse apparente peut être le commencement d'une issue ? » Combien d'artistes, de cinéastes se placent-ils dans un tel état d'ouverture, de disponibilité face au monde et face à quelque chose d'infiniment plus grand qu'eux ? Le matérialisme aurait-il rongé jusqu'à la racine la capacité de la très grande majorité d'entre eux d'élever leur regard au-delà du concret et des systèmes étroits dans lesquels ils s'emmurent ? Ainsi, Pierre Vadeboncoeur prend le contre-pied du scepticisme moderne et tourne le dos à tous ceux qui, au nom de la raison, prétendent ne croire en rien et qui en fait, par cette forme négative de la croyance, s'acharnent à réduire les limites de ce qui peut être pensé et rêvé. « Croire, ce n'est pas nécessairement croire, dit-il. C'est aspirer. » Nous sommes bien loin d'un tel élan de l'âme dans ce qui motive nos cinéastes à donner vie à des images. Les institutions et les règles qu'elles imposent sont-elles vraiment les seules responsables de tant d'œuvres pauvres et étriquées ? Quel idéal ceux qui se prétendent artistes défendent-ils ?

Depuis les Lumières, puis davantage encore après les penseurs matérialistes du XIX^e siècle et enfin à la suite de ce qu'on a appelé la « mort des idéaux », nous sommes entrés dans une ère où, libérés des chaînes de toute croyance, il est devenu signe de rigueur de prétendre ne rien devoir à quelque aspiration immatérielle que ce soit. C'est là ne pas voir ce que cette « libération », en rejetant toute forme de transcendance, a fait perdre d'essentiel à l'homme : la capacité de s'élever au-dessus de l'ordinaire, du trivial, du quotidien, pour sortir de soi mais aussi celle, fondamentale, de *rêver*. Andreï Tarkovski, incontestablement l'un des plus grands cinéastes que l'histoire du septième art ait connu, est un *grand cinéaste* justement parce que ce qu'il a créé est totalement pénétré par le Mystère du monde, mais aussi parce que chaque plan de ses films témoigne de la volonté de s'élever au-dessus de la stricte matérialité des choses pour en révéler l'âme la plus profonde. Ainsi, le fait que Tarkovski, selon qui « l'art a toujours été l'arme de l'homme contre la matière », soit conscient que « l'aspiration vers l'absolu est la force motrice du développement de l'humanité » et que « l'homme, toujours insatisfait, n'aspire finalement pas à des objectifs concrets, finis, mais à l'infini... »² n'est pas indifférent à la puissance de son œuvre. En cela, il rejoint parfaitement ce qui anime Pierre Vadeboncoeur, qui a choisi de vivre dans un monde plein – infiniment plein –, ouvert sur l'intangible et l'immatériel, plutôt que dans un monde fermé sur son propre vide et déserté par les rêveurs. « Tant de réalités supérieures prennent naissance dans les songes, dans le désir, dans la culture, dans l'incertain et seulement là », écrit ce dernier dans son essai où chaque phrase est essentielle et rien de moins. Essentielle à la vie, essentielle à la création.

Marie-Claude Loisel

1. *Essai sur la croyance et l'incroyance*, Éditions Bellarmin, 2005. Toutes les autres citations de l'auteur sont tirées du même essai.

2. Andreï Tarkovski, *Le temps scellé*, Éditions de l'étoile, Cahiers du cinéma, 1989.